

Marie Annie Côté



AMBULANCES

Une histoire d'ambulance sans prétention



Chers résilients,

C'est complètement en dehors des conventions du monde de l'édition que j'ai décidé de vous partager ma passion de l'écriture. J'ai toujours voulu écrire des romans mais à chaque fois que j'avais un projet, il y avait toujours des règles, des principes, des façons de faire auquel je devais me soumettre sans compter au passage les gens qui se permettaient de me décourager. À force de me faire parler des embûches et de la complexité du monde littéraire et de ne pas croire à mon potentiel, j'en suis venu à douter de tout. J'en suis venu à croire en mes peurs au lieu de les prendre à bras le corps et en faire des victoires.

Depuis un an, la pandémie m'a permis de nombreuses remises en question. Il est temps pour moi de juste m'amuser. Il est temps de laisser vivre mes personnages de façon plus accessible que de juste les laisser exister dans ma tête sans assouvir cette passion que j'ai de l'écriture. J'ai décidé de sortir du cadre. J'ignore volontairement les conventions je t'élève et décide de faire ce que j'aime : écrire.

Je vous invite donc à découvrir les personnages d'un monde que je connais : Celui des ambulances. C'est avec dix personnages principaux que je m'amuse à leur faire vivre plein d'émotions et d'histoires captivantes. À chaque fois que vous lirez une intervention ambulancière, souvenez-vous qu'il s'agit à la base d'un appel que j'ai directement ou indirectement vécue dans mon ancienne vie de paramédic. J'ai arrangé les choses pour que tout ceci soit un exercice littéraire fictif afin de respecter les patients que j'ai aidé ainsi que leur famille. J'ai également tenté de vous faire vivre les différences entre le monde ambulancier urbain versus celui des régions plus rurales et j'ai volontairement omis de nommer des villes afin que vous puissiez adapter mes textes à votre coin de pays ! J'ai choisi également de ne pas essayer respecter les standards de l'écriture et de l'édition car je choisi de me dégager de tous les carcans et de tous contraintes qui nuisent à ma créativité. Je vous présente la première partie de dix parties (1/10). Pour ceux qui remarqueront l'acronyme avec le mot AMBULANCES et bien vous venez de découvrir que je suis une grande adepte de cette possibilité qu'offre la langue française.

Bonne lecture !

A handwritten signature in black ink, reading "Annie Côté", with a decorative flourish at the end.

**Alexandre
Marie
Benjamin
Ugo
Lysanne
Andy
Nadeige
Céline
Edouard
Sam**

Les paramédics vivent quotidiennement cette réalité paradoxale :

Ils sont au bon endroit au mauvais moment.

(Source inconnue par l'auteure)

Alexandre



Muse instantanée

Malgré les couches de vêtements qu'il avait enfilés sous sa tenue de camouflage, le vent frisquet d'octobre le faisait frissonner. Sam avait l'habitude des écarts de température mais cette année, l'automne était arrivé plus agressivement, ce qui l'avait obligé à accélérer le rythme de sa chasse. Tout devait être fait avant que la neige et les grands froids d'hiver ne prennent tout le paysage. S'était dans sa procédure, son protocole qu'il avait mis longtemps à perfectionner.

Un bruit de véhicule se fit subitement entendre. Juste devant lui, une voiture arrivait dans le sentier qui s'engouffrait dans cette forêt qu'il considérait comme son territoire pour assouvir ses périodes artistiques. Jusqu'ici il était parvenu à le préserver de tout les chasseurs et amateurs de promenades en forêt. Même les agents de la faune n'avaient pas découvert son lieu si précieux et unique.

Sam se positionna pour mieux se camoufler. Il vit une femme dans la trentaine se diriger à l'arrière de son véhicule et en sortir un sac de randonnée. Elle avait les cheveux d'un blond platine naturel que l'on voyait moins souvent dans les parages puisque la région était surtout peuplée par une communauté autochtone, de travailleurs de grands chantiers ainsi que les gens de l'industrie de la chasse ainsi et de la pêche sportive. En plissant les yeux pour ajuster sa vision à cette lumière automnale. Il se questionna à savoir s'il s'agissait de la première visite de la jeune femme sur son territoire. Jusqu'à maintenant il croyait avoir bien préservé son secret mais là... à l'instant, il devait s'avouer inquiet.

Attirée soudainement par un bruit de sac en plastique, la visiteuse se dirigea vers la grande bâche bleue au sol qui piquait sa curiosité.

- Génial, murmura l'observateur de sa cachette. Ça retarde toutes mes affaires.

L'homme senti monter en lui une poussée d'adrénaline. Son pouls s'accéléra et ses doigts se crispèrent. Il devait penser rapidement mais ne pas agir dans une trop grande impulsivité car cela pourrait mettre en péril des années de dur labeur. La jeune femme se pencha et entreprit de bouger le morceau bleu qui ne cadrait pas avec le paysage aux couleurs de terre et de feu. L'homme retint son souffle. Il assista au spectacle des yeux terrifiées qui s'écarquillaient aussi grands que le geste de recul qu'elle eut en constatant sa découverte. Elle venait de trouver le corps de sa dernière muse. Le temps était venu pour lui d'agir. Si elle quittait les lieux, son travail ne serait jamais un jour terminé ni apprécié à sa juste valeur.

Il décida de rejoindre par l'arrière sa nouvelle proie et de lui administrer un bon coup derrière la tête. Parce que ses gestes étaient fluides, rapides et expérimentés, la victime ne fut pas en mesure de le voir venir ni même de l'entendre. Alors qu'elle gisait au sol inconsciente, Sam devenu tout à coup l'acteur principal de la situation, s'accroupit tout près de celle qui était devenue tout à coup une source de soucis qu'il devait gérer. Quelques instants plus tard, la jeune femme ouvrit les yeux difficilement et porta sa main à la tête avant de gémir à cause de la douleur.

- Ça va ? Demanda l'homme très calmement comme s'il était un simple citoyen venu aider une femme en détresse.

Les cheveux blonds de sa victime étaient mêlés à quelques vieilles feuilles prouvant qu'il y avait déjà eu bien d'autres lunes avant celle qui brillera cette nuit. Il jeta un coup d'œil à sa montre en réalisant que le soleil allait se coucher bien avant la fin du travail qui lui restait à accomplir. Voyant qu'elle semblait encore confuse, il s'approcha :

- Ne bougez-pas, vous semblez avoir reçu un bon coup à la tête.

La victime entreprit de se lever sans succès en grimaçant de douleur. L'homme l'aida à se recoucher au sol.

- Ne bougez-pas, insista-t-il en s'agenouillant pour simuler qu'il examinait les blessures de la randonneuse.

Elle toucha sa tête en passant les doigts de sa main libre dans ses cheveux et sembla un moment être à la recherche de quelque chose qu'elle ne trouvait visiblement pas :

- Oh Non ! S'exclama-t-elle. Ma pince à cheveux a disparue...

Il s'agissait d'un accessoire en forme de papillon serti de pierres semi-précieuse que son père lui avait offert à la fin de ses études à l'université. Elle s'appuya difficilement sur un coude pour tenter de se soulever à nouveau mais la douleur que cela provoqua dans son crâne la fit abandonner aussitôt.

- Vous êtes secouriste ? Souffla la jeune femme entre deux nausées.
- Est-ce que vous connaissez bien cette forêt ? Il avait volontairement évité de répondre à la question en espérant qu'elle allait s'en tenir à lui répondre sans chercher plus loin.
- Oui et non, affirma-t-elle en réalisant du même coup qu'elle entendait les pleurs de son bébé encore assise dans la voiture.

Les yeux de la jeune femme s'embuèrent aussitôt. L'homme se releva pour regarder à l'intérieur du véhicule et gagner sa confiance en lui faisant un signe que l'enfant allait bien.

- Il y a... Il y a une personne sous le grand plastique bleu, affirma la jeune femme en pointa du doigt l'endroit de sa macabre découverte.

Les choses se compliquaient. Il devait penser à toutes les possibilités. Il entreprit d'ouvrir une petite trousse de premiers soins mais il changea d'idée. Il fit semblant de compter la pulsation cardiaque de la victime au poignet pour mieux réfléchir.

- Humm, marmonna l'homme d'une voix faussement rauque.

La randonneuse l'observa attentivement. Quelque chose clochait chez cet inconnu mais elle ne pouvait pas mettre le doigt sur l'origine de son malaise.

- J'ai l'impression de vous avoir déjà rencontré. Vous travaillez dans le domaine de la santé ?

Elle se figea soudainement en apercevant sa pince à cheveux dans le creux de la main de son sauveur. Un rayon de soleil vint au même instant se camoufler dans les pierres pour en rehausser toute sa splendeur.

- C'est magnifique, dit-il d'un ton empreint d'une dureté qui glaçait le sang. À l'avenir, je vais penser à vous en le regardant. Il déposa l'objet dans sa poche et poussa un rire presque démoniaque.

Dans un geste presque amoureux, l'homme déposa sa main sur la bouche de la jeune femme. Il sortit rapidement son couteau de chasse qu'il appuya sur la gorge de sa victime.

- Vous êtes en quelque sorte ce qu'on pourrait appeler... un bel imprévu. Vous ne me connaissez pas mais moi, je connais bien votre conjoint, souffla-t-il d'une voix langoureuse à l'oreille de celle qu'il considérait maintenant comme son prochain projet d'art visuel.

Paniquée, la jeune femme essaya de se débattre mais il appuya un peu plus d'une main sur son visage et ajusta sa jambe en la croisant bien sur sa victime qui se sentait de plus en plus en mauvaise posture.

- Calme-toi, ajouta l'homme d'un ton froid, posé et trop personnel. Je n'aime normalement pas les imprévus mais toi et celle qui hurle dans ta voiture allez prendre une place toute spéciale dans mon œuvre. Les choses tournent bien finalement.

Terrorisée par le timbre de voix de son agresseur, les mots qu'il employait mais surtout la lame qu'il tenait maintenant sous sa gorge, la victime entreprit une lutte incroyable pour sa survie. Puis, à bout de force et parce qu'elle comprenait le sort qui l'attendait malgré ses efforts, elle cessa tout mouvement de défense. Pendant quelques secondes, elle se senti comme à l'intérieur de l'œil d'un cyclone. C'est en cet instant qu'elle décida de sourire à son agresseur afin qu'il n'éprouve aucun plaisir à la voir terrorisée. Elle espéra que cette rage qu'il allait abattre sur elle puisse s'épuisée et lui faire perdre la pulsion de s'en prendre ensuite à sa fille.

Ce n'est qu'après avoir ressenti son corps s'effondrer dans une sorte de néant inexplicable puis le réveil d'une douleur vive au crâne qu'Anna avait repris conscience sans même comprendre pourquoi elle était encore en vie. Elle était ligotée sur le sol boueux et froid du sous-bois. En tournant la tête vers sa droite, elle crut mourir de peur. Le corps livide de l'autre femme qu'elle avait vu précédemment partageait l'espace sous ce plastique défraîchie. Anna se mordit la lèvre inférieure pour éviter de crier. Avec persévérance, elle observa la situation à partir d'un espace qu'il y avait entre le sol et ce qui la recouvrait.

Elle était parvenue à retirer les liens qui retenaient ses mains et profita de l'absence de son agresseur pour prendre la fuite. Elle canalisa toute son énergie vitale pour rejoindre sa voiture restée dans le chemin forestier. La dernière image enregistrée par un regard dans son rétroviseur fut celle de son bourreau affairé à creuser un trou dans la terre qui constatait la fuite de sa proie. Anna l'avait vu l'instant d'après partir à ses trousses à bord d'une camionnette stationnée en bordure du boisée.

Son cellulaire étant introuvable, fuir était donc pour Anna l'unique option. Heureusement, sa fille Abby était encore à bord de son véhicule lorsqu'elle était parvenue à fuir se lieu des horreurs. Les lacérations, les contusions et une sensation de brûlure sur son trapèze droit la faisait souffrir.

Anna se concentra toutefois à rester sur la route pour survivre mais surtout pour sauver sa petite fille qui pleurait à présent dans son siège. La jeune mère se trouva rapidement sur une route réputée pour son tracé sinuex et dangereux. Le risque d'avoir un accident était doublé avec cette averse d'automne et cette façon téméraire de conduire qu'elle n'avait jamais expérimentée.

Avant même qu'elle puisse créer une longueur d'avance sur l'homme qui la poursuivait, la mère se retrouva de nouveau en détresse lorsque la camionnette de ce dernier poussa brutalement son parechoc. Cramponnée au volant, elle hurla et donna un coup de volant vers la gauche. La manœuvre improvisée et non recommandée était une réponse vitale à un combat ultime. Après l'impact, la voiture qui transportait les deux passagères dérapa avant de faire un premier tour sur elle-même. La ceinture de sécurité de Anna se tendit encore plus au deuxième tonneau lui donnant l'impression que son corps se déchirait en deux. Le véhicule termina sa course contre un arbre. Le froissement de la tôle s'arrêta net l'instant suivant. Le hurlement de la petite Abby sortit la mère de sa torpeur. Du sang lui coulait maintenant dans ses yeux probablement à cause d'une blessure à la tête. Puis, sous le poids d'une partie d'un arbre centenaire maintenant fracturé, le pare-brise s'effondra dans l'habitacle. Anna se sentit perdre conscience.

Alexandre



Cauchemar éveillé

Pour le paramédic Alexandre Macesk en approche de l'accident, la journée était assez semblable à bien d'autres qu'il avait travaillé en près de dix ans dans ce métier. Depuis le début de son quart de travail, la pluie froide de ce mois d'octobre semblait s'intensifier et en apercevant la voiture accidentée dans une position peu orthodoxe, il comprit que la tâche serait difficile. Il descendit de son ambulance afin de prendre son matériel tandis que son partenaire procédait à la mise en place d'une sécurité de base.

Chaque pas en direction de ce chaos métallique dictait à Alexandre que quelque chose n'allait pas. Puis, l'horreur lui sauta au visage. Il lâcha ce qu'il avait en main pour atteindre au pas de course l'amas de ferraille. Son coéquipier s'arrêta pour suivre du regard Alexandre qui s'activait de façon inhabituel. Un fois arrivé à la voiture méconnaissable, le cœur du paramédic battait à tout rompre. Il trouva soudainement son uniforme trop petit et inconfortable. Le plus profond de son être lui disait qu'il était dans un cauchemar car la victime devant lui était nul autre que sa conjointe. Il promena son regard terrifié sur la victime puis réalisa que sa fille Abigail était aussi dans le véhicule.

- Abby!!! Papa est là bébé, ajouta le paramédic d'une voix presque aphonique à défaut de pouvoir rester calme.

Prit d'une rage soudaine, il essaya d'arracher à main nue la tôle froissée pour avoir accès à ce qui lui échappait. Voyant agir son collègue, Deniel dévala sans prudence le reste du fossé et se demanda une fraction de seconde comment ignorer ce mélange vaseux et froid qui s'infiltrait dans ses bottes. En réalisant ce qui se passait, il ordonna à quelques citoyens curieux de se rendre utile et aboya une série de demande assujetti de code radio à leur centrale.

Les communications étaient brouillées. Après quelques tentatives Deniel réalisa que sa batterie de radio portative était trop faible pour être efficace. Hors de lui, il remonta jusqu'à l'ambulance pour faire directement ses demandes de renforts à partir du véhicule. Il réalisa que lui, le dur à cuir tremblait comme une feuille. En retournant auprès d'Alexandre, il réalisa que ce dernier s'adressait à sa famille dans sa langue maternelle. Un signe que son partenaire était dans ses retranchements émotifs les plus primitifs.

À l'arrivée des autres intervenants, la voiture tordue autour du même axe sentait déjà la mort. André ne voulait pas croire en l'atrocité de cette situation. Sa fille oscillait entre des périodes de pleures intenses et des silences qu'un enfant ne devrait jamais révéler. Dans un geste qui frôlait la folie, Alexandre réussit à se glisser une partie du bras dans l'habitacle pour tenter de toucher le corps de Anna et celui de la fillette. De loin, le visage de la petite victime semblait piqué d'éclat de verre et de sang sur son visage ainsi que ses petites mains. Il tenta en vain de maintenir la tête de sa femme dans une position acceptable. Anna à cet instant ouvrit un peu les yeux. André eut un vertige :

- *Ickoctepokw*, insista le paramédic en utilisant ce mot qui signifiait « nénufar » en Atikamekw, sa langue maternelle. Surtout ne bouge pas...

Alexandre tendit une main en beuglant un ordre quasi incompréhensible pour avoir du matériel. Deniel s'approcha de son ami pour lui remettre un masque d'oxygène mais s'interrompit brusquement. L'état de Anna était plus que critique. Puis, une mince ligne de vie décida alors de se faire un chemin discret :

- Alex..., murmura la victime en échappant une respiration agonisante. Le cœur d'Alexandre se figea en entendant sa femme l'appeler par son surnom.
- Je vais te sortir de là, coupa l'ambulancier en touchant la joue de sa femme.

Il comprit que la mort gagnait la bataille contre à le corps fragilisé de son épouse. Il essaya de prendre en le pouls carotidien. Impossible puisque ça main tremblait. Comme si la mère et la fillette étaient synchronisées le silence prit toute la place dans l'habitacle.

- Les renforts sont arrivés, affirma Deniel le plus calmement possible en pointant Edouard Lussier une paramédic de plus de trente années de carrière qui s'approchait de la scène avec son coéquipier...

Sur l'entrefaite on entendit un pompier expliquer à un confrère que s'était un vrai carnage et qu'il n'y avait pas lieu à espérer un espoir de survie. Le feu venait d'être mise à la poudrière. Alex sauta à la gorge du pompier qui ne l'avait pas vu venir. Un autre membre du service d'incendie tenta

d'aider son coéquipier mais Deniel s'interposa tout en jetant un coup d'œil rapide autour de lui afin de trouver un visage familier en mesure de l'aider :

- Mathieu! gueula-t-il, viens m'aider !

Derrière son allure carrée et sa tête grisonnante, le patrouilleur de la communauté rejoignit en deux enjambées le paramédic qui lui demandait de l'aide. Matthieu Ottawa faisait partie des policiers apprécié de communauté culturellement à la fois simple et complexe de ce coin du nord Québécois. Le policier était de nature posé et réfléchit mais à cet instant les émotions se bousculaient puis que la situation le concernait au niveau personnel. Alexandre était nul autre que son propre fils. Mais étant le seul agent disponible pour les trente prochaines minutes, il devait se ressaisir. Avec un courage qu'il trouva très loin au fond de son propre abîme, il fixa son fils et s'adressa à ce dernier dans la langue commune qu'ils partageaient. Sans que personne ne puisse comprendre l'échange qu'il venait d'avoir lieu, Alex accepta de suivre son père jusqu'à un véhicule de pompier.

Machinalement, le policier ouvrit la trousse de premiers que lui tendait Deniel. Il entreprit de soigner l'importante coupure sur l'avant-bras de son fils. Alex avait le regard éteint. Matthieu aurait voulu donner sa propre vie pour protéger sa famille. Il ne trouva qu'à fredonner à voix basse une sorte de chant autochtone tout en nettoyant la plaie. Même si le boulot aurait dû logiquement être fait par le collègue de son fils, ce dernier se contenta d'assister en silence le policier en déposant sur Alex un couverture pour le réchauffer.

Cinquante minutes plus tard, le corps de Anna fut extirpé de son tombeau métallique suivi rapidement la petite Abby. Même en voulant se mentir à lui-même, Alex connaissait les statistiques et les images qui revenaient lui bombarder l'esprit le ramenaient sens cesse à la réalité. Lorsque Deniel s'approcha de lui avec la mine défaite, le jeune père préféra dire en premier l'impensable :

- Décès, soupira-t-il en retenant un sanglot.
- Ce n'est pas... évident à te dire Métis... grogna Deniel visiblement ému.
- Prends les vrais mots Deniel, scanda Alex en baissant les yeux.

Le paramédic essuya une émotion trop forte qu'il transforma en toux pour se convaincre qu'il était encore capable de soutenir son ami mais il aurait échangé sa place sans une hésitation s'il avait pu le faire. Il n'osait pas imaginer sa réaction s'il avait s'agit de sa famille.

- C'est traumatique Métis... Anna n'a plus de pouls depuis...
- Décès, répéta Alex lourdement tout en essayant d'épargner les détails à son père.

Après cette courte réponse étouffée, il réalisa soudainement qu'il n'avait aucune idée de l'état de sa fille. Il regarda son collègue droit dans les yeux prêt à encaisser une deuxième annonce dramatique. Deniel compris instantanément l'objet de ses pensées.

- Elle est en vie. Ok? Ta fille est très forte, ajouta Deniel.

Prit d'un vertige purement émotif, Alex s'appuya sur le camion de pompier. Deniel et Mathieu firent un geste pour le soutenir mais le paramédic se dégagea d'un geste spontané tel un animal sauvage qui refusait d'entrer dans une cage. L'homme en uniforme était habitué à trouver des solutions même devant l'impensable. Mais en ce moment il ne savait plus s'il était encouragé ou désespéré par ce qui se présentait à lui. Son monde s'écroulait. Il senti tout à coup un besoin irrationnel de reprendre le contrôle à tout prix :

- Je ne veux pas qu'elle reste comme ça, déclara Alex en regardant le corps de Anna au sol. Je vais faire le transport avec toi Deniel.
- Je ne pense pas que ce soit bon pour toi argumenta son père avec prudence.
- Tout ici n'est pas bon pour moi, répliqua avec douleur le paramédic.
- Y'a une équipe de l'autre secteur qui va se charger du reste, expliqua Deniel qui cherchait l'approbation du policier mais son coéquipier lui coupa toute réflexion :
- C'est ma femme, mon secteur, ma compagnie d'ambulance. Annule la relève. Amène de vrais draps, je ne veux pas voir de «couverte de mort » sur elle, ordonna sèchement Alex en se dirigeant vers le corps inanimé de sa femme sur la route.

Par son explication, le paramédic faisait référence aux couvertures de plastique utilisés pour recouvrir un corps dans des circonstances similaires. Saisit par les propos froids inhabituels de celui qu'il considérait comme son fils, le grand-père en uniforme confirma à sa collègue qu'il aiderait ce dernier à mettre le corps d' Anna dans l'ambulance. Il avait besoin de se rendre utile. Il avait besoin de concrétiser et de digérer la situation. Il avait surtout besoin d'être auprès de son fils dans le véhicule jaune pour rejoindre la petite Abby déjà en route vers l'hôpital.

Toucher à un corps sans vie, était relativement fréquent dans son travail de patrouilleur, pensa Mathieu qui se laissa choir sur la banquette arrière de l'ambulance alors que le cortège se préparait à quitter les lieux vers l'hôpital régional. Le constable se surprit à poser sa main sur le corps de la défunte. Il se refugia pendant quelques instants avec son fils dans un univers parallèle lourd qui n'appartenait qu'à ceux confrontés à ce genre d'enfer. Les deux hommes n'étaient plus aussi forts malgré leurs uniformes qui pouvaient le laisser croire. Ils étaient dans un maelstrom qui engloutissait tout sans même se soucier du bouleversement définitif que cela pouvait occasionner.

Alexandre se tenait la tête à deux mains déjà depuis quelques minutes alors que l'ambulance roulait, lorsqu'il décida de retirer délicatement le drap recouvrant le visage de Anne. Il avait besoin de la voir encore une fois. Entre deux sanglots à peine retenus, son attention se porta sur une marque étrange qui l'intrigua. Lorsqu'il exposa sous l'œil attentif de son père le cou de sa conjointe, il vit un tatouage fraîchement fait qui lui donna la nausée. Les deux hommes échangèrent un regard obscurci : Le tatouage était nul autre que la signature d'un célèbre tueur en série qui terrorisait depuis plus de dix ans les gens de partout en province. Un psychopathe introuvable mieux connu sous le nom du «Bon Samaritain ».

Ambulances



Le secouriste

Sam était déjà sur les lieux de l'accident depuis un bon moment lorsque les secours étaient arrivés pour aider la jeune femme et son bébé. Un valeureux citoyen était d'abord arrivé sur la scène et lui avait demandé un coup de main pour essayer d'ouvrir une des portes de la voiture. Prit un peu par surprise, Sam avait accepté machinalement d'aider ce « héros du jour » mais sans succès puisque le corps de la femme était réellement prisonnier dans cet enfer métallique. Une petite voix en lui considérait que s'était beaucoup mieux ainsi alors qu'une autre s'exaltait comme toutes les autres fois ou il avait assisté à la fin de vie de ses muses. Ce soir les choses ne s'étaient pas passées comme le protocole qu'il avait mis des années à maîtriser.

Une femme dans la cinquantaine le força à sortir de ses réflexions en lui donnant une trousse de premiers soins. Sam avait réprimé une envie d'éclater de rire en la voyant sortir son cellulaire pour trouver une application qui lui permettrait de dire quoi faire aux deux types qui travaillaient comme des forcenés à tenter d'ouvrir les portes de la voiture. Sam s'en voulu de ne pas avoir contrôlé mieux la situation lorsque Anna s'était présentée à lui. Mais elle était entrée dans son atelier de travail, son parc de création artistique vouée à rendre hommage à la représentation de ce qu'il désirait comme perfection féminine. Elle avait mis le pied dans son sanctuaire. À la première seconde où il l'avait aperçue, Sam l'avait désiré et tout de suite imaginé comme complément à cette œuvre qu'il travaillait depuis tant d'année.

Ce soir, après ce qui s'annonçait être une ratée, l'artiste en lui avait tenté de garder l'intruse qui avait visité par mégarde son sanctuaire. Même si elle n'avait pas été l'objet d'une bonne analyse un de sa traque habituelle, Sam avait été inspirée et avait subitement décidé de l'inclure dans son œuvre. Mais les choses avaient dérapé. Heureusement, malgré la bavure technique du jour, il avait assisté au désespoir d'Alexandre Macesk impuissant et paniqué devant l'évidence. Sam avait presque trouvé que cette réaction pouvait compenser le regard terrorisé qu'il aimait admirer dans

les yeux d'une muse qu'il venait de traquer et qui réalisait qu'elle allait expirer pour la dernière fois.

Avant que les choses ne lui échappent davantage et parce qu'il risquait trop d'être reconnu par certains intervenants, Sam prit ses distances pour faire la circulation jusqu'à ce qu'on oublie son existence et qu'il puisse quitter les lieux dans la plus grande discréetion possible.

Ambulances



Le pèlerinage

La pluie faisait rage en ce mois de novembre et le soleil ne semblait pas vouloir percer les nuages ne serait-ce que timidement. L'eau ainsi accumulée sur le bord de la route diminuait l'adhérence pour les automobilistes dans cette zone connue pour ses accidents mortels. L'agent Mathieu Ottawa de la police nationale décida de garer son auto-patrouille derrière le véhicule utilitaire qu'il venait de repérer dans la courbe. Par mesure de sécurité, il actionna ses gyrophares puis entreprit de débarquer pour aller rejoindre les quelques personnes attroupées un peu plus bas dans le fossé.

Il murmura une salutation discrète dans sa langue maternelle pour annoncer son arrivée et serra la main tendue d'Alexandre vêtu de son uniforme de paramédic puis s'adressa à un autre positionné à côté de son fils :

- Alex, je voudrais juste avoir tes clés deux minutes. Je vais bouger ton véhicule un peu plus loin pour dégager la courbe.

L'homme interpellé étendit le bras pour répondre à la demande. Le policier lui fit un signe de remerciement de la tête pour ensuite remonter non sans difficulté la pente glissante qui menait à la route. Au bout d'un moment, malgré l'averse qui semblait gonfler encore un peu plus les ruisseaux, Mathieu vint rejoindre l'attroupement recueilli autour de la croix blanche en bois plantée dans le sol détrempé. Alexandre chuchota dans la langue maternelle de son père :

- On t'attendait « vieille police ».

Mathieu se revit pendant une fraction de seconde le jour de sa rencontre avec Alexandre alors qu'il intervenait comme policier dans un conflit familial chez le gamin âgé alors de huit ans qui l'avait alors surnommé « vieille police » à cause des quelques cheveux blancs qu'il avait dans sa chevelure. Ce jour-là, le policier avait eu un coup de cœur pour cet enfant vif d'esprit. Lorsque l'occasion s'était présentée par la suite, Mathieu avait nourrit le garçon en partageant son lunch

qu'il allait régulièrement manger devant le parc de l'école de la communauté. L'agent en profitait pour veiller à la sécurité des enfants, jouer son rôle un peu plus communautaire auprès des jeunes et remplir les ventres vides en apportant toujours un lunch dix fois plus volumineux que son appétit régulier. Le petit Alexandre venait à tous les coups s'installer à ses côtés pour accepter un sandwich, le déguster en silence avant de lui envoyer une série de gestes de la main qu'il avait officialisé comme étant sa façon de le remercier. Secrètement. Un jour, alors qu'il était en patrouille, Mathieu avait été confronté devant l'impensable : Il avait trouvé la mère d'Alexandre dans un bain de sang complètement irréel. La femme avait été égorgée devant son fils et à son arrivée, le policier n'avait pas été en mesure de ralentir le temps pour arrêter ce carnage. Le père en détresse dans un geste de désespoir s'était enlevé la vie sans que Mathieu ne puisse intervenir. Le policier avait accompagné l'enfant jusqu'à l'hôpital afin de le faire examiner. Une fois dans une cabine en attente d'être examiné par un médecin, le policier avait pris le relais d'un membre du personnel pour débarbouiller Alexandre, lui faire enlever tous ses vêtements maculés de sang avant de lui enfiler la traditionnelle jaquette d'hôpital. L'agent avait ensuite trouvé un repas auprès du personnel. Tout naturellement, ils s'étaient assis l'un à côté de l'autre pour partager un sandwich en silence. Ce jour-là, Mathieu Ottawa malgré sa situation de célibataire, il avait réussi à convaincre la travailleuse sociale de ramener chez lui Alexandre. Ce qui devait être temporaire fût transformé en une situation permanente. Même s'il n'avait pas été en mesure de l'adopter officiellement la relation était sans équivoque celle qui existe entre un père et son fils.

- Désolé fiston, j'étais sur un appel, chuchota Mathieu en posant sa main sur l'épaule voûtée par la tristesse.

Depuis cinq ans, s'était au policier également un membre du conseil de la nation Atikamekw que revenait la responsabilité de parler à cette commémoration du décès d'Anna Newashish et de sa petite Abby qui n'avait pas survécu à ses blessures. L'agent avait bien failli manquer ce rendez-vous sacré car il n'était pas parvenu à se faire remplacer au boulot et avait été obligé de se rendre à la dernière minute sur un cas de violence familiale. Un autre de trop. Il prit quelques instants pour se concentrer et retrouver l'essence de ce qu'il voulait avoir comme pensées pour rendre un hommage aux deux disparues.

Appuyé sur la croix, n'essayant même plus de résister aux torrents d'eau qui tombaient du ciel et lui perlaient sur le visage, Alex était retourné loin dans ses souvenirs à revivre chaque instant de ce drame qui lui avait un jour arraché le cœur deux fois plutôt qu'une.

- Métis ? La voix rugueuse de son partenaire sortit Alex de ses réflexions douloureuses

Lentement, l'homme en deuil se repositionna pour faire partie intégrante du cercle. La pluie abondante correspondait exactement aux larmes qu'il aurait voulu verser. Mais sa rage l'en rendait incapable.

En observant son fils, le policier comprit qu'il était temps pour lui de réciter une petite pensée pour les défuntes afin d'éviter de prolonger inutilement ce moment. Pour éviter de s'effondrer par un crue émotive soudaine, il sorti de sa veste pare-balle un morceau de papier sur lequel il avait écrit un petit texte qu'il relisait depuis à chaque fois le jour de ce pèlerinage. Il gardait précieusement ce texte agrafé à la dernière photo de famille qu'il avait prise lors d'un pique-nique. Mathieu gardait tout cela sur le lui un peu comme un talisman pour avoir avec lui en tout temps ses deux anges qui lui manquaient terriblement.

Une minute de silence accompagna la lecture qu'il venait de faire puis un chant traditionnel se fit entendre malgré les voitures qui poursuivaient leur chemin sans se soucier de ce lieu qui abritait une histoire tragique. Alors que les invités s'apprêtaient à remonter pour rejoindre la route, Alex déclara simplement à la grande surprise de tous :

- Je veux parler.

D'un seul regard, le groupe convenu de le laisser s'exprimer à sa guise malgré la pluie froide qui ne semblait pas avoir l'intention de diminuer. Deniel s'approcha de son ami. Il savait que depuis cinq ans, Alex ne parlait jamais de la mort de Anna ni de celle de sa fille. Il avait toujours laissé Mathieu prendre la parole lors de cet anniversaire qui le tourmentait. Après un moment, il entreprit de s'ouvrir devant ses proches encore étonnés par cette initiative.

- Nul ne peut installer un signal, une affiche, une indication ou un dispositif sur un chemin public sans l'autorisation de la personne responsable de l'entretien de ce chemin. C'est ça que la loi dit je crois.

Le policier confirma la réponse en hocha la tête et en ce demandant ce que son fils avait en tête. Le veuf âgé maintenant de trente-huit ans consolida son appui sur la croix blanche avant de prendre à nouveau la parole :

- Pourtant, des croix comme celle-là... Il y en a un peu partout.

Le policier pensa décida rassurer son fils :

- Ne t'inquiète pas fiston, elle va rester ici. Elles sont tolérées par respect pour les proches qui sont en deuil en autant qu'elles ne nuisent pas à la sécurité ou aux travaux que le ministère du transport ou les municipalités auraient à faire.
- Ouais... le paramédic fixa sa main sur la croix en ressentant encore tout le trouble que lui rappelait ce soir fatidique. Alex prit un autre moment de silence car il était envahi par une émotion qui obstruait ses cordes vocales. S'exprimer ainsi n'était pas dans ses habitudes pensa Deniel

encore stupéfait d'avoir entendu son ami enligner plus de deux phrases devant un public. Il réalisa qu'Alex avait probablement ruminé pendant toutes ses années ce qu'il leur confiait aujourd'hui.

- Avant, je ne comprenais pas pourquoi les gens avaient ce besoin intense d'installer une croix. Maintenant je sais...

Malgré l'averse qui s'intensifiait, le petit groupe était attentif aux propos entremêlés de nombreux silences du paramédic qui avait fait son deuil jusqu'ici un peu en solitaire. Après l'accident, Alexandre avait quitté la région pour aller travailler pour une grande entreprise ambulancière en zone urbaine. Mathieu avait trouvé difficile le choix de fuir qu'avait fait son fils mais il pouvait comprendre que de rester dans la communauté et passer tous les jours à cet endroit avec l'ambulance pouvait représenter un poids trop lourd à porter. Son fils était réapparu à sa porte amaigris après deux ans d'absence. C'est à ce moment qu'il avait Alexandre acheté avec quatre collègues la petite compagnie d'ambulance du territoire qui était vendu de façon indissociable avec un lac entouré de chalets et de différentes installations touristiques. Au moment de l'acquisition, les bâtiments n'inspiraient pas tellement tourisme enchanteur car l'ancien propriétaire n'avait pas fait un entretien permettant d'y croire. Avec beaucoup de corvées lors des jours de congés, après deux ans l'endroit avait pris ses lettres de noblesse et surtout, était devenu un lieu unique de thérapie pour accueillir ce qu'on appelait dans le jargon « les uniformes » qui vivaient de la détresse psychologique dont le fameux Stress post-traumatique. « Le Pentagone » était le nom officiel de ce lieu géré par Alexandre et quatre autres propriétaires qui désiraient offrir un endroit accueillant, apaisant, bienveillant et surtout aidant pour les gens du monde des sirènes et des gyrophares.

Le policier remarqua l'air débité de son fils qui repositionnait une fois de plus sa main sur la croix en relevant ensuite la tête pour plonger son regard grave dans celui de son père adoptif comme le jour où il avait vu son père biologique s'enlever la vie :

- J'ai espéré qu'une personne va décider de parler aux policiers. Parce qu'à défaut d'arrêter de souffrir j'aimerais au moins pouvoir dormir en paix.

Sans ajouter quoique ce soit à son discours, Alexandre entreprit d'ouvrir la marche pour regagner la route et continuer son travail à bord de son ambulance alors que non loin de là, caché derrière un arbre et des buissons, un homme avait assisté à ce cinquième pèlerinage encore une fois dans le plus grand des secrets.



L'observateur

Octobre. La période de l'année favorite de Sam qui s'était bien camouflé dans sa cache. S'était pour lui le temps de la chasse et du recueillement. L'individu âgé dans la cinquantaine aimait dessiner dans son cahier de croquis qu'il avait en tout temps sur lui. Malgré la pluie mêlée de boue qui envahissait son emplacement, il observait attentivement le rituel annuel qui défilait devant lui. Sam se souvenait à sa façon de cette journée. Il avait ressenti des sensations fortes en voyant Anna dans ses derniers instants de vie. Il aurait aimé être en contrôle de cette finalité mais les circonstances lui avaient quelques peu échappées. Les occasions manquées dans ce domaine étaient pourtant rares chez lui. Depuis son adolescence il était passé maître dans l'art de l'assouvissement de ses pulsions. Car contrairement à sa mère et son grand-père, il avait trouvé une façon de canaliser cet amour tordu qu'on lui faisait vivre au lit mais aussi un peu partout quotidiennement dans la maison.

Sam ferma les yeux quelques instants pour se souvenir de ce moment décisif à l'âge de quinze ans où sa mère lui avait fait sa dernière crise de rage et de folie. Son grand-père était décédé six mois auparavant. Sam aurait cru avoir une pose de toutes les choses horribles que cet animal leur avait fait vivre mais sa mère avait complètement perdu ses repères et s'était convertit de façon exponentielle sur tous les plans en une pure prédatrice violente et abusive. Cette dernière journée à supporter les frasques de sa mère, resterait gravé dans la mémoire de Sam à tout jamais. Elle l'avait traité pour la millième fois de « pauvre demeuré » et lui avait ensuite déferlé comme à chaque jour sa série de mots destructeurs en lui lançant des objets et en le menaçant de mort. Un scénario qui se répétait depuis bien avant sa naissance entre son grand-père et sa mère selon son interprétation des tares familiales. Une ritournelle qui avait ensuite étendue ses ramifications dans sa vie à lui peu importe qu'il s'agisse du jour ou de la nuit.

« La vieille-jeune », comme il se complaisait à l'appeler intérieurement parce qu'elle avait à peine son âge quand elle avait accouchée de lui portait une vieillesse prématûrée sur tout son corps à

cause de l'extrême violence de son père. Elle avait une touche personnelle pour bien choisir les mots qui le faisait sentir coupable à tords ou à raison. Une méthode de torture qui aurait sans doute été utilisée pour faire parler l'ennemi en temps de guerre qu'elle ajoutait à des objets utilisés en projectiles de toute sorte. Puis comme à chaque fois, en plein milieu d'une scène spectaculairement violente, elle s'arrêtait et tout son être se métamorphosait. Il appelait cette phase «la transformation de la louve ». La seconde même où il apercevait ce regard, elle devenait féline, salope et envoutante. Elle se transformait à chaque minute en une nymphomane accomplie.

Ce dernier jour passé avec sa mère, elle l'avait plaqué au mur, posé une fois de trop ses lèvres sur les siennes puis sur son cou, son torse qu'elle dénudait et léchait langoureusement. L'instant d'après elle entreprenait de le caresser avec toute son agilité et son emprise féminine sur son corps d'homme en devenir. Des gestes qu'elle avait apprise grâce à son paternel au fil du temps. Une chorégraphie que l'aîné leur avait enseignée comme si tout cela avait du sens et qu'il s'agissait de la normalité. Mais Sam n'était pas dupe et avait gagné en maturité durant l'été de ses quinze ans. Il avait rencontré une fille au parc avec qui il découvrait un peu plus ce qui semblait être la vraie vie. Elle était douce, magnifique et ne semblait pas empressé d'abuser de son corps d'adolescent en plein développement.

Ce jour-là à son retour de classe, sa mère lui avait confirmer ses doutes : Elle l'avait vu à l'heure du lunch en compagnie de sa petite amie. Elle avait alors explosé dans une rage complètement hors de toute proportion. Elle ne supportait pas qu'il ne lui soit plus exclusif. Cette fois-ci elle était allé trop loin en déchirant tous les dessins qu'il avait accrochés sur un des murs de sa chambres. Pire encore, elle avait brûlé le calpin utilisé pour ses esquisses dont plusieurs étaient celles de la fille qui avait embrasé son cœur dans les dernières semaines.

Ce dernier jour passé avec sa mère, Sam se souvenait qu'elle avait posé une fois de trop ses lèvres sur les siennes puis sur chaque parcelle de la peau de son cou. L'instant d'après elle entreprenait de le caresser avec toute son agilité apprise au fil du temps grâce à son paternel avant de le soumettre à se coucher sur la table pour l'enfourcher bien malgré lui en prenant la seule position qu'elle semblait connaître : Celle de la cavalière. En plein milieu des va et vient de la jeune femme, Sam avait ce jour-là tout à coup résisté et l'avait projeté au sol. Enragée elle l'avait alors roué de coups avec le bâton de marche ayant appartenu au vieil homme alcoolique qui avait joué trop de rôles pour une seule personne dans sa vie. Encore un genou à terre, à recevoir de toute part les coups et les insultes, Sam s'était relevé avec enfin un sentiment que plus rien ne pouvait l'arrêter. En relevant la tête il avait pris une grande inspiration et regardé sa mère avec toute la colère et la haine qui lui vouait depuis tant d'année. À ce moment, elle poursuivi sa crise en le giflant. Il ne broncha pas et resta de marbre. La femme en fut complètement insultée et fit une deuxième tentative pour atteindre la joue de son fils. Mais celui-ci arrêta le mouvement d'un seul geste en lui saisissant le poignet. Puis de l'autre main, il serra avec rage la gorge de celle qui comprenait maintenant que la situation n'était plus à son avantage. Elle se défendit en vain. Sam était

maintenant plus fort et déterminé plus que jamais. En moins de temps qu'il ne l'aurait pensé, le jeune homme avait réussi à prendre le dessus sur sa marâtre. L'instant d'après, les yeux de la femme étaient devenu vitreux et son souffle semblait se faire moins présent, au grand soulagement du fils. Dès qu'il avait compris que sa mère était morte, il lui arracha le seul bijou qu'elle possédait : une broche en argent en forme de fleur qu'il fourra dans sa poche de pantalon après avoir pris le temps de bien les enfiler. En touchant les cendres de son calpin, Sam avait pousser un seul sanglot qui s'était transformé en un cri de rage. C'est à ce moment qu'il sentit le besoin de déshabiller le corps de sa mère et de dessiner sur chaque centimètre de peau une fresque qui exprimerait l'ensemble des émotions qu'il avait réprimé jusqu'à cette heure.

Au petit matin, épuisé d'une nuit à dessiner sur ce corps qui ne lui ferait plus aucun mal il s'était enfin arrêté. Il avait tout simplement mis le feu à cette maison aux allures de cabanes abandonnées dont personne ne se soucierait. Il n'avait eu qu'à se rendre au village pour faire croire à son histoire de survivant d'un incendie. Des citoyens lui avait donné quelques vêtements et ce qu'il fallait pour passer les prochaines semaines chez son amie. Mais rapidement, cet amour de jeunesse s'était éteint car il était trop brisé pour une adolescente ayant grandi dans une famille équilibrée. Pour éviter l'abandon, il avait tout simplement fait son sac et quitté pour faire sa vie ailleurs loin dans la province.

Sam revint tout à coup au moment présent en fermant les yeux pour oublier ce passé qui le submergeait. Il posa un bout d'étoffe bleu dans sa poche de manteau de chasse et poursuivi son observation en mâchant un morceau de viande séchées. Il entreprit de dessiner au fusain la scène des gens réunis autour de cette croix. Heureusement qu'il avait apporté son abri pour le protéger de la pluie. Sam avait un regret : Ne pas avoir eu le temps de dessiner sur le corps de Anna. Il avait commencé un tatouage mais n'avait pas été en mesure de faire ses fresques habituelles comme à chaque fois qu'il avait une de ses muses entre les mains. Depuis cet accident, le seul moyen qu'il avait trouvé pour passer ce manque, il se présentait non loin du lieu de pèlerinage et dessinait les images qu'il avait en tête de cette histoire inachevée avec Anna.

S'était pour lui une source de réconfort. Un rappel à son émancipation, à la liberté qu'il avait maintenant d'exercer son art à sa guise et sans compromis. Il n'avait jamais compris ce qui avait attiré Anna dans son sanctuaire. Elle avait presque mis en péril toutes ces années de création artistiques. Au bout d'un moment, Sam remis ses lunettes d'approche dans son sac à dos et ramassa son cahier de dessin. Il se leva lentement pour éviter d'attirer l'attention avant de s'engager dans un petit chemin qui le plongerait dans le boisé. L'heure était venue de se mettre à la collecte finale d'information pour préparer ce qu'il lui faut afin de rencontrer sa muse et d'en disposer dans son œuvre qu'il travaille depuis plus de trente ans.



Douleurs « abominables »

Encore une fois l'alerte réveilla Alex alors qu'il s'était effondré depuis quinze minutes sur son lit sans avoir pris le temps de retirer son uniforme. Il s'était assoupi immédiatement. Cette journée à chaque année l'épuisait. Il aurait probablement été en mesure de demander un congé pour vivre son deuil autrement, mais il préférait se tenir occupé pour oublier qu'il n'avait aucunement oublié cette déchirure provoquée par la mort de sa femme ainsi que celle de sa petite fille. Les choses étaient bien faites car depuis l'hommage il avait été affecté sans relâche les douze heures qui avaient suivi. Il était donc épuisé lorsqu'il était revenu à l'appartement de fonction réservée aux paramédics de l'extérieur qui venaient travailler dans sa région reculée des grands centres. UN logement sympa situé au deuxième étage de la grange convertie en salle communautaire pour y accueillir les « uniformes » en détresse qui avaient besoin d'aide psychologique.

Après la mort des deux femmes de sa vie, le paramédic en deuil avait tout plaqué pour travailler au cœur de la métropole. L'effervescence, le type d'interventions et la quantité de ressources incomparables avec ce qu'il avait connu jusqu'ici dans son champ de pratique lui avait permis de s'étourdir pour moins souffrir. Mais après un certain temps, il avait compris qu'il ne pourrait pas fuir éternellement ce deuil, sa communauté et sa relation avec Mathieu qui lui manquait. Alex avait apprécié l'évasion urbaine mais ne regrettait plus d'être retournée dans son coin de pays. À son retour de la ville, il avait acheté l'entreprise ambulancière avec quatre collègues et avait passé beaucoup de temps à rénover « le pentagone » qui comptait huit chalets autour de lac sur lequel on pouvait pêcher la truite, une salle communautaire qui accueillait au second étage le local des paramédics, une grange transformée en deux dortoirs ainsi qu'un énorme tipi qui permettait de tenir des ateliers de croissance personnelle. Non loin de là, une cascade naturelle terminait sa course dans un bassin qu'ils avaient aménagé pour offrir l'expérience de bain nordiques à ceux qui avaient le goût de vivre l'expérience. Dans son épreuve, il avait trouvé plus facile de se confier, de demander de l'aide à des gens pouvant comprendre son monde particulier composé de sirènes, de gyrophares et d'interventions qui amènent son lot de charge émotive. Le projet avait fait

rapidement boule de neige et en aidant les autres, Alex devait admettre qu'il en était venu à s'aider lui-même.

La voix du répartiteur le ramena à la réalité. Même si l'alarme de garde avait été conçue pour déranger n'importe quel humain peut importe sa constitution, la fatigue lui avait brouillée un peu l'esprit. Alexandre travaillait maintenant sur un horaire atypique qui consistait à travailler sept jours, vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour avoir un sept jours de congé par la suite. Ce type d'horaire était de moins en moins répandu en province et surtout présent dans les zones moins peuplées. Pour Alexandre, même si la situation lui coupait de belles heures de sommeil, le fait de pouvoir travailler dans sa communauté et rester en bi-génération avec son père lorsqu'il était en congé n'avait pas de prix.

En sortant dehors pour se rendre à l'ambulance, Alex fut saisi par le froid de la nuit. Il s'ennuyait déjà de la chaleur et du confort de son lit. Le paramédic se mit en direction de la résidence de son partenaire et arriva chez ce dernier rapidement. Deniel avait une mine de déterré fit une moue particulière en consultant l'écran du terminal de l'ambulance.

- C'est aux appartements du Point Carré, lança-t-il en roulant les yeux. Je n'ai jamais compris le nom de cette rue. Bon sang... Appeler une ambulance pour une douleur « abominable » à dix-sept ans. Réveille-moi juste avant d'arriver Métis. Je veux avoir le temps de me dégommer les yeux avant d'arriver.

À leur arrivée sur les lieux, l'équipe trouva difficile de parvenir jusqu'à la porte principale. L'escalier tenait à peine en place, les hautes herbes avaient tout envahies chaque parcelle du terrain et l'immeuble locatif avait de airs de manoir abandonné. Les lieux étaient surchargés de meubles trouvés probablement à la décharge publique, les murs étaient jaunis par la fumée de cigarette et Deniel vit des traces de moisissures sur les murs à quelques endroits. Un jeune homme dans la jeune vingtaine les attendait avec le visage crispé par l'inquiétude.

- C'est mon amie... elle a eu très mal au ventre tout d'un coup ! Je ne comprends pas...

La jeune femme était en position foetal dans sur un matelas miteux au sol. Il était évident que les deux jeunes vivaient dans un confort plus que modeste. Elle semblait se tenir le bas ventre et souffrir terriblement. Son teint était pâle et son corps était couvert d'une sueur froide qui en disait long en un seul coup d'œil après quelque temps dans ce métier. Alexandre vit l'attitude de son partenaire changer. Visiblement, Deniel connaissait la victime :

- Rachel ? C'est moi, ton oncle Deniel...

- Est-ce que tu veux que je poursuivre ? demanda Alex tout en positionnant les trousse ainsi que la bomonne d'oxygène.

Deniel acquiesça car il était émotif d'avoir retrouvé sa nièce que la famille cherchait depuis trois semaines. Rachel avait des problèmes de toxicomanie et de la voir vivre dans de telles conditions de vie le faisait un pincement au cœur. Le jeune homme semblait collaborer et ne pas avoir consommé. Mais ça nièce semblait avoir des douleurs inquiétantes.

- Je m'appelle Alex, déclara doucement le paramédic en touchant doucement l'épaule de la jeune femme. C'est moi qui prendrai soins de toi.

- Elle ne consomme plus rien depuis quatre mois monsieur l'ambulancier. On n'a pas rien pris je vous le jure monsieur et on essaie de manger correctement aussi, ajouta le pauvre en s'approchant de sa petite amie pour lui caresser les cheveux.

Ce geste toucha le cœur de l'oncle en uniforme qui en venait à se dire que bien que les lieux étaient loin d'être un palace, Rachel semblait avoir un ami de cœur qui se souciait d'elle.

- J'ai besoin que tu me montre ou tu as mal Rachel. Il faut que tu m'expliques ce qui se passe dans tes mots... Ok ? Demanda Alex connu de tous pour sa douceur légendaire.

- J'ai mal... La jeune femme se tenait le bas ventre et souffrait terriblement.

- Est-ce qu'il y a une possibilité que tu puisses être enceinte ou est-ce que tu as des problèmes de santé au niveau gynécologique ?

La jeune femme avait de la difficulté à bien expliquer sa situation. Alex dû se résigner à demander des informations supplémentaires au jeune homme qui l'accompagnait.

- Je ne sais pas trop comment te demander ça, mais j'ai besoin de savoir si étiez-vous en train d'avoir une relation sexuelle.

L'amoureux hésita avant de répondre ce qui confirma la piste que Alex se devait d'explorer. Pour éviter d'embarrasser sa nièce, Deniel choisit alors de se moment pour annoncer qu'il rapportait du matériel au véhicule et préparer l'évacuation. Alex fut en mesure d'apprendre que le couple était en plein ébats amoureux lorsque la douleur intense était apparue. Depuis, rien n'avait diminué.

Après une trentaine de minutes sur place, le principal défi de taille résidait dans l'évacuation de la jeune femme. L'équipe était parvenue à positionner Rachel sur la civière-chaise et à bien l'envelopper dans des couvertures malgré sa tendance à préférer la position couchée plutôt que celle que demandait temporairement cette chaise spéciale qui servait pour évacuer une personne dans les escaliers de façon sécuritaire. Le problème était l'escalier. Il manquait des marches et elle bougeait de toute part un peu comme si elle n'avait plus d'encrage pour la garder fixe. Deniel avait bien essayé de procéder autrement pour sortir sa nièce de l'appartement mais aucune autre solution n'avait pu être envisagée. Rachel était visiblement souffrante et anxiouse. Dès l'amorce de la descente la jeune femme paniqua. Elle agrippa fermement la rampe fragile et rouillée de

l'escalier. Ce qui fit perdre l'équilibre aux paramédics qui réussirent de justesse à ne pas échapper la patiente maintenant cramponnée à tout ce qui pouvait se présenter sous ses mains.

- Rachel.... Rachel regarde-moi. Regarde-moi RACHEL ! Ordonna Deniel en regardant sa nièce dans les yeux tout en maintenant la cadence pour descendre avant que tout ne s'écroule. Ne touche à rien c'est ça qui va nous faire tomber Rachel ! insista le paramédic avec un ton paternaliste.
- Je ne veux pas tomber, je ne veux pas tomber ! cria-t-elle en s'agrippant une main au collet de son oncle et en posant de nouveau l'autre sur la rampe.
- RACHEL ! RACHEL écoute-moi !!! C'est assez tu vas nous faire tomber ! Garde tes mains sur toi et chante la chanson de grand-papa George OK ?

Cette demande étrange figea la jeune femme. L'instant d'après Deniel fredonnait une ritournelle enfantine qu'elle marmonna du mieux qu'elle put en se tordant de douleur. Bien que l'escalier soit toujours aussi dangereux, l'évacuation allait mieux et se termina sur une note positive.

Le transport s'effectua vers l'hôpital régional dans les règles de l'art. Une fois arrivée aux urgences, Deniel en profita pour téléphoner à sa sœur qui allait pouvoir enfin cesser de chercher sa fille. Il retourna au chevet de sa nièce le temps que son partenaire remplisse les papiers et s'offre de terminer l'inventaire ainsi que le nettoyage du véhicule. La pauvre enfant souffrait le martyre et l'équipe de soins devait tenir compte de ses problèmes de toxicomanie pour l'administration de narcotiques. Deniel était assis sur une chaise et avait les yeux fermés pour tenter de sommeiller quelques minutes en attendant la visite du médecin ou l'arrivée de sa sœur lorsqu'il entendit la voix d'Alex lui susurrer à l'oreille des brides de la ritournelle qu'il avait chanté avec sa nièce pour la calmer. Deniel sourit à cette taquinerie en corrigeant l'erreur glissée par son partenaire avant de se lever pour saluer sa nièce, serrer la main du copain en lui donnant de l'argent pour qu'il puisse s'acheter un repas ou un éventuel transport en taxi.

L'ambulance quitta ensuite le garage de l'hôpital pour se frayer un chemin vers le secteur attitrer. Les deux paramédics étaient fatigués et ce n'est qu'au bout d'un bon moment que le silence fut interrompu par la sonnerie du téléphone cellulaire à Deniel. Alex comprit qu'il s'agissait de la sœur de son collègue qui lui donnait des nouvelles de sa nièce.

- Et puis ? Demanda Alexandre curieux de connaître le diagnostic dès que Deniel eu rangé son téléphone.
- Torsion ovarienne...

Alex fit une grimace pour exprimer sa compassion. La torsion ovarienne étant réputée pour être extrêmement souffrante. Deniel eu un petit sourire en coin :

- Le jeune va y repenser la prochaine fois qu'il va avoir envie de se tremper le pinceau !

C'est pendant cet éclat de rire causé par la répartie du plus ancien de l'équipe que la centrale les interrompit. En consultant l'écran de leur terminal, Deniel rongé par l'épuisement lança un sifflement qui sous-entendait la complexité de la prochaine intervention.

- On s'en va chez Benji ? Demanda Alexandre tout en activant les gyrophares.
- Nop ! On s'en va ramasser une corneille.

Voyant l'effet qu'il voulait provoquer sur le visage de collègue, Deniel entreprit de lire à voix haute les informations que la centrale de répartition leur avait envoyé. Ils devaient se rendre dans un endroit difficile d'accès pour secourir un homme blessé à la suite d'un accident de parapente. Bien que les pompiers étaient en direction pour aider l'équipe, la situation risquait d'être longue, périlleuse et riche enadrénaline.

- On va avoir du plaisir, grogna Alexandre qui commençait à ressentir les effets de la fatigue tout en saluant le froid qui leur donnerait un sérieux coup de pouce : L'absence de moustiques.

L'accès à la scène d'accident était complexe. Les deux paramédics embarquèrent sur des VTT que les pompiers avaient amenés sur les lieux. Près de quarante minutes à franchir en pleine nuit à bord de véhicules tout-terrain puis à pied avec leur matériel inadéquat. Le duo ainsi que les pompiers parvinrent à localiser la victime. L'homme était dans une fâcheuse position au fond d'un escarpement difficilement accessible. Une expertise en escalade aurait été appréciée mais en région elle était inexistante. Il était conscient mais souffrait visiblement de plusieurs traumatismes. Même si Deniel aurait bien aimé vivre l'expérience, il devait avouer que son partenaire était le plus qualifié pour se rendre auprès de la victime puisqu'il avait suivi une formation de base en sauvetage verticale. S'était fascinant de voir Alex enfiler l'équipement avec aisance puis de le voir descendre avec un pompier le long de la paroi abrupte. De son côté, Deniel avait tout préparé et s'était permis d'allumer une cigarette pour gérer son stress en attendant que l'action reprenne au moment de la remontée de la victime. Il profita de cette pause pour admirer l'agilité de son partenaire. Malgré toutes les épreuves que la vie avait posée sur la route de cet homme, Alexandre Macesk parvenait toujours à se relever et rester un exemple qu'on avait envie de suivre pensa Deniel. Dans toutes les équipes qu'il avait formés durant sa longue carrière, ce tandem était de loin son préféré. Alex avait toujours su composer avec son caractère parfois bouillant et ses lacunes sans que cela ne semble lourd à porter.

Il avait parfois l'impression d'être comme un vieux couple qui se complète de mieux en mieux au fil du temps. Deniel se souvint de l'honneur qu'il avait ressenti lorsqu'Alexandre était revenu de la ville et lui avait demandé, à lui le plus ancien de la caserne, de faire partie du petit groupe qui allait acheter l'entreprise ambulancière de la région. Avec ce projet, le doyen des paramédics du secteur pouvait enfin espérer réduire progressivement sa présence sur la route et se consacrer à des

tâches moins difficiles pour son dos vieillissant. Il espérait également donner à son fils aux études pour pratiquer le même métier que sont père, une possibilité de travailler dans la région plutôt que de s'expatrier. Deniel avait toujours laissé son fils décider de ses choix et aller là où ses rêves allaient le mener. Mais le siens, qu'il gardait secret, était de pouvoir partager ce feu qui l'animaient depuis plus de trente ans : Sauver des vies à bord de son cheval de fer jaune.

La radio portative sorti Deniel de ses réflexions. Alexandre était maintenant auprès du parapentiste et lui faisait un résumé de la situation :

- Deniel, il y a une fracture ouverte au tibia, possibilité d'un volet costal et il est en hypothermie.

Le plus ancien des paramédics coordonna du haut de la falaise les préparatifs pour le sauvetage alors que de son côté, Alex procéda avec un pompier à l'immobilisation de sa victime. Il aurait bien aimé avoir une paire de mains supplémentaire mais l'endroit était trop étroit pour accueillir plus d'assistance. Juste avant d'exécuter leur remontée Alex expliqua d'un ton rassurant la suite des choses à son patient :

- On va être prêt à te remonter Rémi. Ça va bouger beaucoup et tu vas avoir l'impression d'être dans le vide. Faudra me promettre de te rester calme et de toujours prendre le temps de bien respirer. C'est très important. Ok ?

. - Oui je comprends monsieur l'ambulancier, souffla le patient en grimaçant de douleur.

- Si tu parles à un jour à un journaliste de ton histoire, il faut absolument expliquer que ce sont les paramédics qui t'ont sauvé la vie. Pas des pompiers, lança Alexandre à la blague tout en décochant un clin d'œil à l'intervenant qui l'accompagnait.

Malgré ses blessures le jeune homme offrit une poignée de main complice à celui qui venait de repositionner délicatement le masque d'oxygène. Dès son arrivée, cet homme en uniforme avait su utiliser les bons mon, le bon ton pour rassurer le blessé malgré la douleur qui parcourait son corps et l'inquiétude d'être sans nouvelle de son amie de cœur.

La manœuvre de sauvetage commença lentement et non sans difficulté sous les puissants éclairages d'appoint que les pompiers avaient installés. Alors que l'objectif était atteint et qu'Alex terminait sa remontée un câble céda tout à coup et fouetta au passage Deniel qui en perdit l'équilibre. Dans sa chute, il parvint à s'accrocher au dernier moment à une branche qui ne résista pas longtemps

Un câble se brisa et fouetta solidement au passage la jambe de Deniel qui en perdit l'équilibre. Deux mètres de chute plus bas, il parvint à s'accrocher de justesse à un buisson jusqu'à ce que son coéquipier qui avait évité le pire puisse le rejoindre et lui tendre la main :

- Ça va ? demanda Alex entre deux respirations rapides qui prouvaient qu'il venait de tout donner pour éviter le pire à son coéquipier.
- Sapristi de bonzaïs boréals ! Grogna Deniel en tentant de reprendre son souffle.
- Tu es blessé ? questionna Alex en regardant son collègue tenter de cacher malhabilement sa douleur au dos.
- T'inquiète. Mon corps est fait en caoutchouc, jura-t-il en acceptant l'aide pour remonter non sans difficulté.

Alexandre savait que son collègue s'était blessé mais ne l'avouerait que si la douleur devenait insupportable. Deniel faisait partie de la génération d'ambulancier qui n'avaient pas connu la facilité ni la stabilité en début de carrière. S'était à une autre époque où la profession n'était pas organisée ni reconnue à sa juste valeur. Quelques minutes plus tard, assisté des pompiers l'équipe regagna le haut de la falaise. Entre deux jurons à peine voilées causés par la douleur, Deniel sécurisa une bonbonne d'oxygène dans l'ambulance demanda discrètement à son partenaire qui se préparait à monter à bord du véhicule afin de rejoindre son patient :

- Es-tu certain qu'il n'a pas fait une commotion cérébrale ? Parce que l'histoire de sa copine mélange tout le monde. Les policiers n'ont pas trouvé la demoiselle. Aucune trace...
- Je vais revoir tout ça avec lui en route mais à priori il a toute sa tête. Quand il raconte c'est cohérent. Mais toi en revanche... Ta démarche trahi ta blessure au dos mon vieux. Faudra faire vérifier ça ok ?

Deniel fit mine de ne pas avoir entendu le dernier commentaire de son collègue. Sa douleur était présente mais il avait travaillé avec des blessures beaucoup plus sérieuses durant sa carrière. Ce n'était pas un petit mal de dos qui allait l'empêcher de faire la seule chose qu'il considérait maîtriser et bien faire dans la vie ! Quant à cette histoire de petite amie mystérieuse... Deniel avait maintenant un mauvais présentiment.



Rat de ville et rat de champ

On entendit sur la radio portative de Deniel Ducharme la fin d'un message entrecoupée d'un grincement difficile à déchiffrer. Le paramédic bouillait de voir à quel point les communications radio avaient tendances à ne pas être optimal à chaque fois que la situation requérait justement que tout soit efficace. Il essaya de communiquer à nouveau sans succès et sa patience limités par le manque de sommeil s'effrita d'un coup. Après leur intervention précédente dans la montagne, l'équipe avait été en mesure de se reposer et de dormir cinq heures. Le problème était que cette courte nuit de sommeil était la seule qu'ils avaient eut depuis près de vingt-quatre heures. Le dos du paramédic lui causait moins de soucis après cette pause, mais il avait déjà hâte à la prochaine car la médication qu'il avait prise avait ses limites. Il réalisa qu'il était urgent pour lui d'avoir droit à une douche chaude, de dormir au maximum et finir entre les mains expertes de sa femme massothérapeute. Heureusement, sa garde de sept jours allait un jour prendre fin pensa-t-il en essayant de nouveau le contact avec la répartition :

- Mobile 48 à la centrale veuillez répéter votre dernier message pour la troisième fois.
- Centrale à l'écoute monsieur, répondit le ton neutre du répartiteur en poursuivant avec une série d'informations incohérentes qui ne semblaient pas en lien avec l'intervention sur laquelle il devait intervenir.

Deniel exaspéré soupira pour se calmer avant d'essayer une autre fois d'émettre son message urgent au répartiteur. Son souhait fut exaucé. Il fut en mesure de demander des ressources supplémentaires pour aider son équipe à sortir le bras de l'agriculteur à qui il venait en aide d'une fâcheuse position. Deniel espéra qu'avec les pompiers, il serait en mesure de mieux performer car sa douleur au dos augmentait un peu trop depuis qu'il était en action sur cette scène atypique.

De retour avec une pièce d'équipement, le paramédic s'approcha de son partenaire agenouillé sous une machinerie agricole qui calait dans la boue froide de novembre. Afin d'évaluer l'étendue des dégâts, Alex avait la tête à l'intérieur du monstre de métal. Le bras de la victime était entortillé autour d'une visse sans fin. Deniel constata que l'homme dans la soixantaine était d'une pâleur cadavérique. Il semblait souffrir le martyre pendant que les cerveaux des deux paramédics étaient en mode « turbo » pour le sortir de cette situation cauchemardesque.

- Je vais avoir besoin d'outil en attendant les pompiers ! lâcha Alex en étouffant un juron qui exprimait la complexité de la situation. On ne pourra pas les attendre...

Deniel qui essayait du même coup de rassurer la conjointe de la victime repéra la grange où il espérait trouver les outils dont il avait besoin. Il marcha vers le bâtiment en demandant au passage à une voisine d'accompagner à la maison l'épouse de la victime en état de choc. À peine quelques minutes plus tard, il avait chopé du matériel et ramené avec lui un agriculteur qui connaissait la machinerie.

- Voilà Métis. Je t'ai trouvé un coffre d'outil.

Malgré toutes les explications qu'il pouvait donner à son partenaire, ce dernier était trop concentré dans ses projets de sauvetage. Il ne répondit pas aux interpellations de son collègue. Avec ce pincement au bas de la colonne qui devenait agaçant. Deniel perdit patience et lança un sifflement bien senti comme s'il avait appelé son chien en fuite au bout d'une grande rue :

- Quoi ? demanda Alexandre surpris par son coéquipier.

Bien qu'ils étaient devenus au fil du temps une équipe unie et de très bons amis, ils leurs arrivaient encore d'avoir de petites pointes d'impatience l'un envers l'autre.

- Je t'ai amené la fée des étoiles, s'exclama avec sarcasme Deniel avant d'ajouter, l'humain envoie des robots sur la planète Mars mais on n'est pas foutu de communiquer entre nous facilement.

Il vit son ami sortir la tête de son endroit exigu puis se relever de son étrange position par une contorsion digne des grands cirques. Tout en cherchant à retirer ses gants souillés de sang de graisse et de terre, Alex murmura :

- C'est laid là-dedans. Il faut que je monte, affirma Alex déjà prêt à grimper.
- Je vais prendre ta place pour le soutenir.

- Et ton dos ? Questionna Alex qui comprit dans le regard de son complice qu'il n'avait pas de place aux jérémiaades. Une vie était en jeu. Il entreprit de grimper sur le métal vert forêt avec un imprimé de cerf typiquement connu et entreprit de défaire des boulons à l'aide d'un outil qu'on lui avait apporté. Après quelques tentatives infructueuses il changea d'appui. Sa position était maintenant précaire voir même téméraire. Déséquilibré par ses manœuvres audacieuses, il vacilla un instant et perdit presque pied. Heureusement, il put se rattraper dû à son sens de l'équilibre hors-pair. Malgré sa position, Deniel avait vu la manœuvre :

- MÉTIS! Tu n'es pas au cirque du Soleil !
- Ça va ! expira Alexandre en comprenant que ses efforts n'avaient pas aussi rapidement qu'il ne l'aurait voulu.

Le bras de la victime ressemblait actuellement plus à de la chair à saucisse qu'autre chose. Les muscles, les tendons, les os et le sang se mêlaient avec les vêtements. Tout semblait s'être soudé à la tôle de ce monstre agricole. L'expérience du paramédic travaillait à trouver toutes les solutions possibles et sans vouloir trop se l'avouer, à espérer que les renforts arriveraient dans la minute qui suivait. C'est à ce moment que le son d'une ambulance en approche attira son attention :

- Génial ! jura Alex en croisant le regard de son partenaire dans le seul espace qui leur donnaient un accès pour communiquer. Notre équipe favorite en renfort...
- Nooon... Ils ont envoyé « Batman » murmura Deniel avec une pointe de déception.

En effet, l'équipe pour prendre la relève lorsqu'ils avaient besoin d'aide ou était une généralement celle d'un village situé près de la communauté. Mais lorsque celle-ci était déjà sur une intervention, la séquence de relève était à environ quarante-cinq minutes en provenance de la ville. Dans cette entreprise, il y avait beaucoup plus de personnel et de véhicule mais pour une raison inconnue, il arrivait fréquemment que ce soit Ugo Wayne qui soit envoyé en renfort. Celui que Deniel avait affligé du sobriquet « Batman » à cause de son nom de famille était un paramédic surqualifié qui selon une légende avait fait des études en médecine. Il était talentueux mais son comportement exécrable et antisocial ne favorisait pas la venue de bien des volontaires pour faire équipe avec lui. Deniel fit un roulement des yeux pour montrer son exaspération et Alex décida de se concentrer à sa tâche pour oublier sa frustration du moment. Quelques instants plus tard, une pièce de l'engin se détacha accidentellement. Pour l'éviter, Alex fit un geste brusque et du même coup se releva brusquement et se frappa la tête.

- Ça va ? demanda une voix féminine qu'il reconnue aussitôt puisqu'il s'agissait de Marie Thomas une coéquipière avec qui il avait déjà travaillé durant son passage dans les ambulances en zone urbaine.
- Hey... Poppins, répondit-il heureux de revoir celle avec qui allait l'aider à régler ce bourbier.

Alex se passa à nouveau la main à l'arrière de la nuque pour se soulager d'un élancement et planta une fraction de seconde son regard dans celui de sa collègue avec qui il avait développé un peu plus qu'une camaraderie habituelle. À l'époque de leur rencontre, il était en deuil et perdu. Il avait hérité d'un remplacement sur un quart de nuit en plein centre-ville avec Marie qu'il surnommait affectueusement « Poppins » parce pour toutes sortes de raisons, elle lui rappelait le personnage légendaire popularisé par Disney.

- Ça va... Mais son bras à lui est encore pire que je ne le croyais, chuchota le paramédic visiblement soucieux pour son patient.
- Arrête de jouer et fait venir l'équipe de l'hôpital pour amputer ! Ordonna Ugo sans se soucier de l'impact émotif que cette déclaration aurait sur l'homme qui était en mauvaise posture.

Deniel sorti illico en se rappelant trop tard qu'il devait y aller doucement avec son dos. Il ramassa Ugo d'un geste impulsif pour l'attirer à l'écart avant d'ajouter :

- Tu vas baisser le ton pauvre abruti ! Peut-être qu'en ville il y a des ressources illimitées mais ici tu es dans le bois. On a de la difficulté à conserver un hôpital de quinze lits, on partage la brocheuse avec tous les départements et on a encore moins accès à une équipe d'orthopédie. Alors prend ton trou, ne dis pas de stupidité pendant que je vais aller voir l'épouse du monsieur.

De son regard déterminé à se faire comprendre sans avoir à répéter, Deniel laissa Ugo se positionner afin de prendre le relais dans la suite des interventions qui gravitaient autour de la scène principale. Près de trente minutes plus tard, le moment crucial arriva enfin. Alex céda sa place aux pompiers. Vingt précieuses minutes passèrent entre les bruits des outils que manipulaient les pompiers et les quelques cris de douleur que le pauvre homme poussait bien malgré lui. Puis, le moment crucial arriva où Alex laissa sa place à un pompier en sautant pieds-joints en bas de l'engin pour superviser la finalité de l'intervention. Avant même qu'elle ne lui demande, il offrit sa main de Marie pour l'aider à descendre à son tour. Un geste naturel et complice que Ugo nota en se dégageant de sa position pour céder sa place à Deniel. Ce dernier était de retour avec une chaise qu'il positionna de façon inventive avec des courroies qu'il installa afin de faciliter les plans de tous les intervenants. Au signal, d'Alex qui agissait comme leader, tous les uniformes prirent place à la manœuvre finale qui dégagée enfin le bras en charpie de la victime. Marie et Alex échangèrent un regard victorieux. L'adrénaline venait de tout resserrer cette

complicité qu'ils avaient déjà partager lorsqu'ils étaient coéquipiers. Une réaction d'un pompier les ramena rapidement dans le moment présent : Malgré sa bonne constitution physique et sa bravoure, l'homme qu'ils étaient parvenus à sortir de son engin venait de sombrer dans l'inconscience. L'instant d'après il était en arrêt cardiaque. Pour Alex et Marie le duo retrouvé, le rythme de la chorégraphie venait complètement de changer.

Ambulances



La basse-cour

Marie marchait à pas feutrés dans le garage de l'hôpital régional afin de surprendre Alex qui rangeait une trousse de support vital dans son véhicule.

- Ça va la tête ? Marie Thomas toucha le crâne de son collègue et lui remit un sac de glace qu'il accepta en accompagnant sa réaction d'un geste de gratitude et de paroles dans sa langue maternelle.

Au fil du temps passé à faire équipe avec Marie Thomas et lors des quelques sorties amicales qu'ils avaient fait en dehors du boulot, Alex avait remarqué l'effet qu'il pouvait avoir sur cette femme. Chaque fois qu'il s'amusait à lui parler avec les mots et les images de la langue de son peuple les yeux de Marie s'ouvriraient grand et parfois elle rougissait.

- Que veux-tu que je dise devant tes arguments que je ne comprends même pas, pouffa Marie en lui donnant un coup de poing amicale qui révélait une franche camaraderie.

- C'est une question de confiance ma belle Poppins, déclara-t-il avec un sourire mielleux qui faisait à tout coup son effet chez celle qu'il appréciait pour sa simplicité et sa vitalité. Allez ! Ça fait trop longtemps que je ne t'ai pas vu. Vient ici j'ai besoin d'une accolade !

Il ouvrit les bras et Marie accepta la proposition comme bien des gens pouvait le faire lorsque deux personnes se rencontraient après une longue période d'absence. Après le décès de sa femme, il était à peine fonctionnel mais il avait quand même trouvé la force de quitter la région pour aller travailler à bord d'une ambulance de la métropole. On l'avait affecté pour être coéquipier avec Marie sur un quart de nuit. Elle l'avait accueilli avec une bienveillance naturelle et surtout elle ne l'avait pas pris en pitié. La paramédic était restée elle-même : Une femme généreuse, toujours de bonne humeur, respectueuse et attentionnée pour les gens qui gravitent autour d'elle. Elle avait

cette fraîcheur qui donnait envie de la connaître et une sorte d'indépendance qui la rendait parfois inaccessible et désirable pensa timidement Alex. D'ailleurs il était conscient qu'ils avaient tous les deux développés un peu plus qu'une camaraderie habituelle sans pourtant aller plus loin. Ils ne s'en étaient jamais parlé mais il était évident qu'une attirance mutuelle existait entre eux. Pour sa part, Alex trouvait qu'il avait encore trop souvent les pieds dans le drame qui avait fait basculer sa vie pour y intégrer une relation amoureuse sans que cela ne soit compliqué. Quant à Marie, elle avait cinq années de moins que lui et semblait absorbée par son emploi de paramédic et à gravir les étapes des différents concours auxquels elle participait pour laisser évoluer son art. Il espérait par curiosité un jour la voir à l'œuvre car elle restait un peu trop mystérieuse sur le sujet.

- Je ne suis pas fière de toi Alex Macesk gronda la paramédic alors qu'elle se dégageait lentement de cette accolade bien sentie. Toi et Ugo m'aviez promis de baisser les armes la dernière fois. Je suis encore prise entre vous deux. Promets-moi d'arrêter, supplia la jeune femme en lui offrant sa plus belle paire de yeux verts aux longs cils qu'il n'avait jamais rencontré.
- Nah, ton piège à célibataire ne fonctionnera pas sur moi Poppins, taquina Alex touchant de son index le nez de Marie rougit aussitôt.
- Allez... Faut arrêter Métis de vous prendre au bec.
- C'est à lui qu'il faut dire cela. C'est lui qui me cherche, répliqua Alex avec ses yeux ténébreux.
- Vous n'êtes pas mieux ni l'un ni l'autre ! De toute façon j'arrête ici la discussion. Je dois me ramasser et y aller parce que mon secteur est à découvert, le tiens aussi d'ailleurs...

En la voyant se diriger pour récupérer son matériel et quitter le garage pour se diriger vers son ambulance, Alex s'adossa au mur en y déposant son pied. Il se croisa les bras en regarda le plafond du garage et soupira tellement il devait se contenir car la vérité à cet instant était que Marie Thomas lui faisait de l'effet.

Discussion de garage

Après avoir transporté la victime de l'accident agricole et bien nettoyé son matériel, Deniel sorti son ambulance du garage de l'hôpital afin de la positionner à côté de celle de l'équipe formée de Ugo Wayne et Marie Thomas. À quelques mètres de son véhicule, il s'alluma une cigarette qu'il savoura pour calmer l'adrénaline résiduelle de leur dernière intervention. Accoudée au grand lampadaire près de la porte de garage de l'hôpital il aimait se retrouver ainsi à réfléchir tout en fumant son vice cubain avant que son collègue de le rejoigne. Aujourd'hui, la pluie semblait prendre un moment de répit pensa Deniel en voyant son coéquipier le rejoindre.

- Ça sent l'amputation à plein nez Métis, annonça Deniel en expirant la fumée de ses poumons. Je n'avais jamais vu de la viande humaine aussi bien mélangé à de la tôle depuis que je fais de l'ambulance... Parlant de viande, marmonna Deniel fière de lire dans la réaction de son collègue qu'il était parvenu à le provoquer, la belle vient de sortir du garage.

Deniel avait lancé tout cela avec désinvolture pour taquiner son collègue.

- Qu'est-ce que tu peux être vulgaire parfois, répondit Alex en essayant de se nettoyer le visage et les bras avec une serviette prise à la sauvette sur un chariot de l'urgence.
- Je ne comprends pas pourquoi vous n'êtes pas encore ensemble vous deux, s'obstina Deniel avec délectation en voyant encore l'effet de sa remarque.

C'est à ce moment que Ugo arriva dans la conversation avec son style bien à lui et souvent controversé. Il se dirigea directement vers Alex :

- Au lieu de faire un show en haut sur ta machine pourquoi tu n'as juste pas demandé une équipe de l'hôpital sur les lieux pour faire un meilleur boulot plus médical ?

Alex choisit d'ignorer Ugo mais Deniel décida de ne pas laisser ce commentaire contre son équipier défaire leur sentiment de travail bien accompli :

- Ce n'est pas croyable ! Je te l'ai dit : On n'est pas en ville ici. C'est un hôpital régional. On n'a même pas le minimum des grandes spécialités de la médecine dans le bâtiment alors on ne prendra pas du personnel qu'on n'a pas pour le faire travailler dans les champs de blé d'inde ! Sors de ton monde parfait de paramédic surqualifié et arrive en campagne deux minutes !
- Ton argument est ridicule. Ils vont l'amputer encore plus haut parce que vous avez fait un travail de cabochon. S'était amateur et gênant votre affaire. C'est aussi ça la réalité, répliqua Ugo

en se rapprochant trop près d'Alex comme s'il voulait l'intimider et le faire sentir coupable de quelque chose...

Deniel observa Gabriel qui avait la mâchoire tendue. Ce dernier tentait de se nettoyer en essayant d'ignorer Ugo. Mais ce dernier osa le provoquer en touchant le torse de Macesk qui bondit aussi tôt en répondant sur un ton très dur qu'il avait du mal à maîtriser :

- Jamais tu vas me faire dire qu'on aurait pu faire mieux. Jamais. Parce qu'on a respecté les protocoles et on a fait tout ce qui était humainement possible pour lui sauver le bras. Prétendre autre chose c'est de la mauvaise foi, c'est être borné et surtout c'est baveux en sale pour un gars qui vient en renfort et connaît pas tant notre réalité.

Alex vit Marie s'approcher d'eux avec quelques draps propres et conclut qu'elle n'avait pas vu leur altercation. Il croisa le fer par un regard furieux décoché à celui qui le mettait hors de lui. Dans un silence entre mêlé d'une tension bien sentie, les deux hommes venaient de conclure que cette montée d'opinion concernant la dernière intervention n'irait pas plus loin. La présence de Marie venait de faire tournée le vent des échanges trop virulents entre les porteurs de testostérone présents.

- Métis... tu as tellement de foin, d'herbe et de toute sorte de trucs non-identifiés sur toi qu'on pourrait te prendre pour un épouvantail, déclara Deniel pour changer le sujet de la conversation en pouffant de rire et en se toussant les poumons.

L'effet fût immédiat. Ugo recula de deux pas, Alex donna un coup de poing amical sur l'épaule de son partenaire et Marie se glissa dans le petit cercle tout à coup moins tendu. Elle monta à bord de son véhicule pour y placer du matériel. D'un œil elle vit Ugo s'agenouiller au sol pour ranger du matériel dans une trousse. L'instant d'après elle le vit se lever et se diriger une fois de plus vers Alex qui de son côté retirait sa chemise d'uniforme tout en gardant son t-shirt en guise de vêtement de base. Elle vit Ugo relancer le paramédic sans mettre de gants blancs :

- Tu joues trop avec ta chance Macesk. Au lieu de faire l'acrobate, faire souffrir ce patient et faire le jar devant Marie, tu aurais dû faire venir une équipe de l'hôpital pour nous aider.

S'était visible, Ugo cherchait une fois de plus à provoquer Alex tant par son commentaire que son attitude arrogante. S'était régulier, voir une habitude chez lui. Bien qu'avec elle Ugo était moins intense et plus agréable elle devait reconnaître qu'il n'avait pas son pareil en ce qui concernait son côté tenace lorsqu'il y avait quelque chose qui coinçait dans sa vision de la vie. Marie vit Alex

soupirer et se retenir de répondre sans pourtant relâcher la tension qui se dessinait sur son corps en alerte toujours prêt à bondir.

- Es-tu devenu sourd Métis? Ajouta le collègue de Marie qui de son côté venait de quitter son ambulance à pas feutré afin de se préparer à intervenir auprès de son coéquipier.
- Wow Batman ! Tu parles à mon partenaire, lâcha Deniel tout près qui s'allumait une autre cigarette en regardant le ciel gris et nuageux. Je sais qu'il peut se défendre mais c'est moi le « Bad boy » dans l'équipe. Décroche et surtout décolle jeune homme.
- Regarde qui parle de prendre des risques, répliqua Alex avec un sourire en coin. Il n'avait pas été en mesure de retenir cette référence au fait que Wayne avait la réputation de prendre de grands risques notamment en pratiquant à peu près tous les sports extrêmes à la mode.

Malgré l'avertissement du plus vieux des paramédics, Ugo s'approcha d'Alex et poussa son audace en murmurant tout bas :

- Quand tu as perdu ta famille, tu aurais dû comprendre que le monde des ambulances n'était pas le tiens. Ce jour-là tu as perdu la tête au lieu d'aider et te rendre utile.

Cette dernière affirmation fit réagir Alex qui bondit sur Ugo comme un carnivore sur sa proie. Il ferma une main autour de la gorge de ce dernier en le plaquant contre l'ambulance avant d'ajouter d'une voix à peine audible qu'il ne fallait surtout pas aller dans cette zone car il ne répondait plus de ses actes. Mais Ugo ne se laissa pas faire longtemps. Lui aussi pouvait faire preuve de puissance. Il agrippa le veuf en colère et lui colla à son tour les épaules sur le véhicule jaune. Marie s'interposa au mieux jusqu'à ce que Daniel décide de jeter son mégot et pousser un grand sifflement comme s'il était en plein concert rock. Ce son aigu figea les trois paramedics en chamaille.

- Oh là ! Je déteste qu'on touche à la peinture de mon camion. Bas les pattes ! Oust !!

La tension était haute et il fallait que celle-ci descende rapidement avant l'arrivée d'un agent de sécurité ou d'un superviseur pensa Deniel. Marie rapidement quitta les lieux en optant pour une démarche empreinte d'exaspération qui tiraient du même coup son collègue vers leur véhicule alors qu'Alex tentait en gestuel de lui faire comprendre qu'il était désolé. Deniel ramena son collègue à la réalité :

- Tu t'expliqueras plus tard avec elle en l'invitant au cinéma dans ton prochain congé. Allez !
- De quoi tu parles ? Je ne sors pas avec c'est juste une ancienne collègue !

- C'est ce que toi tu veux bien te faire croire mais moi je te dis que tu deviens comme la matière d'un trou noir quand elle est là tellement elle te fait de l'effet.

Deniel monta à bord de l'ambulance imité par Alex qui s'installait de son côté alors que l'autre équipe à bord de leur véhicule quittait déjà en direction de leur secteur de travail. Après une vingtaine de minutes à rouler en silence en direction de leur caserne, le plus ancien s'inquiéta :

- Sinon... Ça va aller ? Je ne te parle pas de la bosse dans ton pantalon quand tu penses à la belle Marie mais celle que tu as sur l'enflure au-dessus du cou.

Alex porta sa main à la tête et offrit un sourire complice à son collègue. Un échange qui fit réagir Deniel au bout de quelques secondes :

- Noonn.... Bout de sirène ! Tu as pris la glace que t'offrait Marie et tu lui as fait le grand jeu des retrouvailles pour énervier Batman ! Bon sang que tu n'aimes pas la vie Métis. Donne-moi les clés c'est mon tour de conduire !

Deniel monta à bord de l'ambulance en riant à gorge déployée alors qu'Alex s'installait de son côté pour imiter son coéquipier. Bien qu'il ne voulût pas l'avouer, Alex avec un faible pour la belle ambulancière.